



FLEURIR NOS EGLISES
À LA LUMIÈRE DU MYSTÈRE PASCAL
Liturgie de la Parole

Ou « Comment fleurir en liturgie accompagne l'annonce et la célébration du mystère pascal ? »

Dans ce texte, le père Ledoux prend appui sur les quatre piliers de la Vigile pascale – Liturgie de la Lumière ; Liturgie de la Parole ; Liturgie de l'eau ; Liturgie eucharistique – pour réfléchir à la mission de « Fleurir en liturgie » et interroger ses acteurs.

II. - PAROLE ET SILENCE

[Liturgie de la Parole]

Dans le récit d'Emmaüs, la Parole tient une place privilégiée mais aussi l'écoute réciproque car, avant de parler, Jésus écoute, jusqu'à consentir à être pris pour quelqu'un qui ne sait pas : « *Tu es un étranger à Jérusalem ! Tu ne sais pas ce qui s'est passé ces derniers jours ?* » (Luc 24, 18)

Jésus ne s'impose pas, il les regarde, il les écoute. J'oserais dire que c'est aussi un peu la juste posture d'un bouquet vraiment liturgique : il ne s'impose pas, il se laisse regarder mais il nous « regarde » aussi d'une certaine manière, il nous « écoute » aussi, par son silence, ou plus exactement, il nous invite à l'écoute intérieure, une écoute habitée par l'Esprit.

a. Écoute habitée

Lors de la Vigile pascale, sept lectures de l'Ancien Testament nous sont proposées, avec un psaume en réponse à chaque fois, puis, il y a ensuite deux textes du Nouveau Testament, dont l'évangile.

Il arrive, parfois, qu'on ne tienne guère compte des lectures de l'Ancien Testament : elles nous paraissent peut-être compliquées, lointaines, difficiles et donc peu inspirantes. L'évangile suscite davantage notre attention, parce qu'il est le sommet de la liturgie de la Parole et l'annonce parfaite du Mystère pascal.

Mais une « écoute habitée » devrait favoriser notre réception des textes de l’Ancien Testament. Ceux de la Vigile pascale méritent donc toute notre attention.

Je prends un exemple : la 2^e lecture de l’Ancien Testament, après le récit de la Genèse, est consacrée au récit du sacrifice d’Isaac par Abraham. Même si seule la 3^e lecture, celle du passage de la Mer rouge, est obligatoire, celle du sacrifice d’Isaac revêt une importance toute particulière, préfigurant le sacrifice unique et définitif du Christ. Mais ce n’est pas un texte facile et l’idée même de « sacrifier un fils » peut aujourd’hui susciter bien des réactions révoltées, et encore plus si c’est au nom d’un Dieu.

Et pourtant, par une écoute attentive et habitée, deux éléments discrets peuvent attirer notre attention et changer notre compréhension, **les cordes et le bois** : les cordes pour lier Isaac et le bois pour le feu du sacrifice. Or, comme le fait remarquer une interprétation talmudique, les cordes et le bois, ce sont aussi les matériaux utilisés pour fabriquer des instruments à cordes. Dès lors, la musique, quand elle est jouée sur ces instruments, est une manière de dire qu’on ne peut tuer un autre homme pour vivre ; autrement dit, la musique, qui est un fondement de la culture, raconte, à sa façon, l’interdit du meurtre.

Ne pourrait-il en être de même avec une composition florale liturgique ? Est-ce que ces deux matériaux ne pourraient pas intégrer et nourrir des compositions florales réalisées à la lumière du Mystère pascal, comme des « témoins », des « signes » pour évoquer, à leur manière, à la fois cet interdit et le dépassement de toute forme de sacrifice humain, « une fois pour toute » (Hébreux 9, 12), en Jésus-Christ ?

De même, si Abraham semble avoir l’intention d’aller jusqu’au bout de son acte, on comprend qu’il est aussi traversé par de multiples questions et doutes, jusqu’à l’intervention divine sous la forme extérieure d’un ange, qui manifeste, en réalité, le cheminement et la transformation intérieure qui se sont opérés en lui, bouleversant l’image qu’il avait de son Dieu.

Pour cela, il était dans une posture d’écoute habitée, disponible à la voix de Dieu : « *Abraham partit sans savoir où il allait, preuve qu’il allait dans le bon sens* », dit un Père de l’Église, le sens d’une foi nomade, en chemin, qui n’a pas peur de se laisser déloger de ses certitudes. Or, d’un point de vue liturgique, comme le dit encore très justement Goffredo Boselli,

il est nécessaire aujourd’hui d’avoir une liturgie qui ne se limite pas à célébrer des vérités et à proclamer des certitudes, mais qui sache aussi prendre en considération celui qui vit l’inquiétude de la foi au point de connaître aussi doute et obscurité. Une liturgie qui va jusqu’à supporter les peines de celui qui peine à croire¹.

Le bouquet liturgique, avec sa fragilité et sa discrétion silencieuse, n’est-il pas tout à fait à même d’être comme un écho de ces points d’interrogation, de ces questionnements ?

¹ Goffredo BOSELLI, « La liturgie d’Emmaüs »..., p. 177.

En effet, il est là dans son absolue présence et, en même temps, il questionne par sa beauté, par sa présence même : il pourrait ne pas être là, il n'est pas indispensable, et pourtant, il nous met sur le chemin de l'émerveillement tout autant que du doute : « Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? »

De plus, il y a bien quelque chose d'abstrait dans le bouquet liturgique : le sens ne se donne pas immédiatement ; il faut le contempler, être comme à son écoute, pour se laisser interroger par lui et trouver un chemin de sens possible pour chacun. **C'est sa dimension « symbolique » et « pascal »** : il est là pour offrir à sa manière, lui aussi, un « passage » vers un sens à ce qui humainement n'a pas de sens : les souffrances et la mort du Christ, sa Résurrection, mais aussi, par là, les souffrances et la mort de tous les justes innocents... qui nous laissent bien souvent sans voix, sans mots, sans raisons, au seuil du silence...

b. Interprétation silencieuse

« *L'abstrait, c'est s'abstraire de la pulsion de l'immédiateté de la compréhension* »

Comment peut-on comprendre cette affirmation du philosophe Marc-Alain Ouaknin au regard de la liturgie ?

D'une part, elle nous rappelle qu'aujourd'hui, *a contrario*, nous sommes souvent menés par la tyrannie de la raison qui nous impose de tout voir, tout entendre, tout comprendre, à tout instant, jusque dans nos liturgies (cf. les relais « télé » dans certaines églises...), alors que celles-ci devraient être comme un « bain » dans lequel on plonge et où il n'est pas besoin de tout voir, tout entendre ou tout comprendre pour qu'elles nous fassent du bien.

D'autre part, cette réflexion sous-entend que l'abstrait, ce n'est pas d'abord ni nécessairement un art de l'abstraction. Autrement dit, l'art abstrait peut tout à fait être « figuratif ». Par conséquent, on peut concevoir qu'un bouquet soit une composition « abstraite », dans la mesure où, par le silence et la beauté des fleurs, il s'agit d'évoquer, et non de démontrer, ce silence qui donne une épaisseur à l'attente de ce qui pourrait surgir de sa contemplation dans le cœur et l'esprit de celui ou celle qui le regarde, et par rapport auquel des sens variés peuvent naître, comme le ferait un symbole.

En musique, parfois, il est bon, dans l'interprétation, de savoir créer comme des micro-silences qui ne sont pas écrits, des tout petits retards qui provoquent un infime décalage et suspendent la résolution de la phrase, ouvrant ainsi un bref espace d'attente, de « suspens » et qui peut tout changer à la compréhension que l'auditeur peut alors se faire d'une phrase, voire d'une œuvre musicale.

De même, « fleurir à la lumière du mystère pascal », ne serait-ce pas aussi « réserver » à son bouquet, cet espace, ce vide, ce « silence » en son cœur floral, « <i>cet espace intérieur d'accueil</i> », comme l'a appelé Marie-Jeanne Ribier ² , dont le tombeau vide dans le jardin de la Résurrection serait comme le prototype, le modèle ?

Dès lors, fleurir serait comme « *parler à l'intérieur du silence sans froisser le silence* » (Christian Bobin), sans donner de leçon, sans nous juger, sans nous forcer à quoi que ce soit. Ainsi,

² Marie-Jeanne RIBIER, « En toute vie, le silence... », *Célébrer*, n° 314, octobre 2002.

comme l'écrit encore Marie-Jeanne Ribier, « *par la médiation du bouquet, donnons généreusement cet espace, ce silence, ce vide au priant, à l'orant... il saura en faire son chemin*³. »

c. « Réserve eschatologique »

En ce sens, si le Mystère pascal, qui constitue le cœur de la foi chrétienne, fonde l'attitude naturelle de toute la liturgie par une joie pascale passée par l'épreuve de la mort et tendue vers l'espérance, cette joie n'est pas d'abord celle de l'exubérance mais celle de l'humble reconnaissance silencieuse du Ressuscité : il est ressuscité comme il l'avait dit, c'est-à-dire « discrètement », et comme il est né, « humble et caché »...

Autrement dit, cet impossible qui s'est produit par la puissance de Dieu, fondement de la foi et de l'espérance chrétienne, s'est réalisé dans la plus profonde **humilité** et n'autorise aucun triomphalisme. Il y a là, ce que j'appelle une « réserve pascale » qui s'impose à la liturgie, dans toutes ses composantes, par respect pour la vérité de l'image du Dieu chrétien que nous confessons et pour la liberté de l'homme.

Mais à celle-ci vient s'ajouter une « réserve eschatologique ». En effet, comme l'écrit Louis-Marie Chauvet, si de nombreux éléments du dispositif visuel et sonore de la liturgie témoignent du "déjà-là" du salut⁴, – l'Église manifestant ainsi de multiples manières dans la liturgie « l'allégresse qui lui vient de sa participation à la Pâque de son Seigneur⁵ » –, il n'en reste pas moins que

(...) cette allégresse ne peut prendre l'allure d'une joie débridée. Même le jubilus de l'Alleluia demande une certaine retenue. Saint Augustin y a insisté : en régime chrétien, la delectatio requiert moderatio. Car « nous avons été sauvés, mais c'est en espérance » (Romains 8, 24). Les chrétiens vivent dans un monde qui continue de s'éprouver comme n'étant pas encore sauvé. Comme tous les hommes, ils peuvent, eux aussi, être pris de nausée devant l'excès de mal auquel confrontent les barbaries les plus récentes (...) jusqu'à peut-être même se demander si le monde est « sauvable ». Célébrer sans retenue la joie du salut serait en tout cas éprouvé par beaucoup comme une sorte d'insulte envers tous ces humains dont la vie est marquée de blessures incurables. D'ailleurs, même au plan de sa vie personnelle, chacun n'éprouve-t-il pas qu'il est toujours à sauver ? Du point de vue théologique comme spirituel, on n'exprime bien la joie chrétienne qu'avec pudeur. C'est ce que nous entendons ici par « réserve eschatologique »⁶.

De plus, « *la Résurrection n'est pas une sorte de "happy end" final qui rétablirait la situation par-delà l'événement du vendredi saint*⁷ ». Le « retournement pascal » ne doit donc pas oblitérer le Samedi saint où le Christ a goûté la mort, ce jour où règne un grand silence...

De même, nous l'avons vu, mais dans l'autre sens, Noël est immédiatement suivi de la mémoire des martyrs de saint Etienne et des Saints Innocents.

³ *Ibid.*

⁴ Louis-Marie CHAUVET, « Eschatologie et sacrement », *La Maison-Dieu* n° 220, « Ouvertures eschatologiques pour le 3^e millénaire », Paris, Éditions du Cerf, 1999/4, p. 59.

⁵ *Ibid.*, p. 60.

⁶ *Ibid.*

⁷ Patrick PRETOT, « Théologie sacramentaire et célébration du mystère du Christ dans l'année liturgique. Une approche »..., p. 536.

« Il faut donc faire attention aux liturgies trop festives, à la limite du superficiel, excessives par les tons et les accents », prévient Goffredo Boselli⁸, « comme s'il fallait toujours et à tout prix faire la fête », et être dans la louange permanente !

Comment « fleurir à la lumière du mystère pascal » en veillant à toujours intégrer, d'une manière ou d'une autre, cette « réserve eschatologique » ?

Comment exprimer, à certains moments, que « c'est dans la rareté ou dans le peu, que l'immense à la chance de revenir, de resurgir » (C. Bobin) ?

Lire les autres articles de la série :



⁸ Goffredo BOSELLI, « La liturgie d'Emmaüs »..., p. 177.